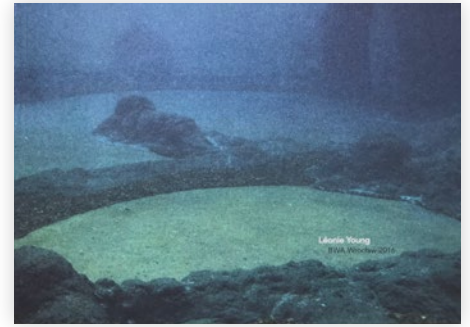


Beata Bartecka

Publication sur la série **Pack your bags** :
BWA Wrocław, 2016



:

Présence dans l'absence

traduit du polonais par Xavier Chantry

Léonie me parle de sa résidence. Elle m'explique : « *En somme, c'est paradoxal. Je vais dans un autre pays, parfois sur un autre continent, puis je montre des photos et il est pratiquement impossible de dire où je suis. En fait, je pourrais très bien être à quelques pas de chez moi* ». C'est la première fois que je parle avec la photographe française, et j'ai la même impression. Nous sommes dans un café à Wrocław, je feuillette son livre, avec les photographies de ses projets, expositions et résidences. Je vois un tas de pierres, de l'herbe brûlée par le soleil, un mur et une porte ordinaire. Ce pourraient être les États-Unis, la France ou l'Italie, la Pologne peut-être. C'est partout... et nulle part. Et pourtant chacun de ces projets forme une narration caractéristique, reconnaissable dans toute la série, délibérée.

Searching for the Magic Stone (2012) est une histoire irlandaise, mystique ; on y voit des pierres taillées, de formes différentes, empilées en attendant de trouver un nouvel usage (peut-être magique). Les pierres sont aussi au centre d'une série italienne intitulée *Made of Dust* (2013) que Léonie Young a réalisée avec Mathilde Lavenne. Les vestiges antiques s'y mêlent à un besoin moderne d'ordonner et de restaurer ce qui est en train de disparaître, mais aussi au besoin de créer une structure, un ordre cosmique qui confèrera aux pierres une narration intemporelle. L'un de ses premiers projets : *Le terrain de jeu du quotidien* (2008), où elle montre murs et allées de graviers, offre une atmosphère plus humaine, plus quotidienne et en apparence moins spirituelle. Comme sur les photographies des séries précédentes, ce qui saute immédia-

tement aux yeux, c'est l'absence totale de personnages. « Si vous voulez parler d'un espace comme d'une sorte de mystère, d'incertitude, essaie d'expliquer Léonie, si vous voulez questionner le paysage, vous évitez la présence des gens, parce qu'elle détournerait l'attention. La composition et la perception de la photo se construiraient alors autour des personnages».

Nous remontons ainsi le temps jusqu'à l'époque où Léonie est sortie de l'École nationale supérieure des Arts décoratifs de Paris. Son projet de fin d'études était une série de portraits intitulée *Le point de flottement*. C'est en fait la première fois que je vois sur ses photographies des personnages qui sont l'essentiel de l'image, qui ne sont pas simplement dans le décor d'une voiture qui fume ou d'un tas de pierres. Mais assez rapidement, je réalise que ce ne sont pas des portraits classiques, censés montrer le caractère des personnages, ou leurs émotions, ou raconter une partie de leur vie. Ce sont des visages et des silhouettes de personnes pensives, absentes, « en dehors d'elles mêmes ». On les voit, mais elles ne sont pas là.

Je regarde maintenant les derniers travaux de l'artiste, réalisés dans le cadre de sa résidence à Wrocław. L'ensemble forme le projet *Pack your bags* qui a été présenté dans l'espace de résidence du Studio BWA Wrocław et en même temps dans une exposition à la galerie de photographie Miejsce przy Miejscu. C'est le premier projet de Léonie que je regarde avec les yeux d'une habitante de l'espace concerné, c'est-à-dire d'une personne qui appartient véritablement au paysage qu'elle



regarde. Je n'ai pas, par rapport à celui-ci, la même distance que lorsque je regarde des photographies de Rome, Calais ou Québec ; mais cela ne signifie pas pour autant que je ressente une bouffée de nostalgie, une impression de familiarité face à ses photographies de Wrocław. Au contraire : je sens s'ouvrir un gouffre qui m'oblige à porter sur l'ensemble un regard tout à fait différent. Cela me touche, cela m'agace ; cela m'absorbe et m'étouffe, mais aussi, cela me fait rire.

Comme le dit le commissaire de l'exposition Łukasz Rusznica : *Léonie vient d'ailleurs, elle regarde la ville avec les yeux d'un autre, elle y voit des traces: des éléments d'architecture, des morceaux d'espace public, tout ce qui lui est accessible de l'extérieur, parce qu'elle est étrangère et que personne ne la laisse entrer..* La photographe exploite entièrement sa qualité d'étrangère, faisant en sorte que son regard porte au delà de la narration de carte postale ou du climat local. Elle voit naturellement les choses avec une certaine distance, et cela lui permet de déceler dans les objets abandonnés et les paysages (sur)construits, à la fois la narration qui est imposée et celle qui en émane timidement au bout d'un moment, et qui est plus difficile à apprivoiser. Toutefois, comparativement à ses séries précédentes, *Pack your bags* est plus émotionnel, moins graphique ou constructiviste. C'est peut-être une question de couleurs. À Wrocław, Léonie Young a sans aucun doute découvert plus de picturalité et de couleurs que dans ses projets à Rome ou en Irlande. Sur la photographie présentant l'exposition, on voit un paysage subaquatique d'un beau ton saturé. Je retrouve un même vert soutenu dans la photographie d'un fragment de chemin de fer miniature ; sur une autre photographie (prise au ZOO ?), des couleurs pastel un peu kitsch recouvrent un mur au bord de l'eau. Présentée à côté de la photographie d'un morceau de tente argentée ou de béton froid, elles créent toutefois une ambiance chaleureuse (même si la "chaleur" ne doit pas être associée littéralement à quelque chose de "plaisant" ou d'"agréable"). Je me plonge complètement dans ces images, notamment celles du grand aquarium ou du Panorama de Raławice, une des attractions touristiques les plus fréquentées de Wrocław. « *Le cadrage de ces photographies est assez serré, il ne dévoile pas leur contexte, me dit Léonie. L'image semble se prolonger à l'infini* ». Et c'est justement ce qui fait que je commence à me poser des questions sur la manière dont est créée l'image de ma ville. Le paysage que j'observe maintenant dans l'exposition, sous la forme d'un projet artistique qui m'oblige à adopter un nouveau regard. Et c'est cette absence de personnes qui fait que je perds mon sentiment d'environnement familier. « Sans



personne, l'espace est plus mystérieux, mystique, ambigu, commente Léonie, et en même temps, on perd l'échelle des bâtiments et de l'espace, on remet la réalité en question».

Mais pourquoi remettre la réalité en question ? Pourquoi interroger un paysage-espace qui évite les divisions claires entre ce qui relève de la nature et ce qui relève de l'humain ? Ces questions sont une sorte d'obsession autour de laquelle se construisent tous les projets de Léonie. Elle interroge un espace, un paysage, elle se demande comment l'homme le façonne. Elle questionne les divisions urbanistiques évidentes qui tentent de séparer grossièrement les espaces d'habitation des espaces de loisir. Sur ses photographies, un fragment du stade olympique devient presque un symbole politique : la grande tente argentée est un lieu qui cache quelque chose, un lieu dont on ne peut voir l'intérieur, dont on est exclu, empêché de connaître la vérité. La même atmosphère se retrouve dans la photographie d'un morceau de mur en béton en trois parties, qui nous sépare de monticules de sable (des fouilles ?). À nouveau, il se crée une séparation claire, je distingue une frontière derrière laquelle il se passe quelque chose, mais je ne peux pas comprendre quoi. La photographe ne répond d'ailleurs pas à la question, elle ne dit pas ce qui pourrait être caché dans l'image, ce qu'on pourrait y « découvrir ». Poser la question est plus important que servir un avis tranché, d'autant qu'elle aborde - pas seulement dans le titre - l'histoire compliquée de la ville de Wrocław, passée de mains en mains, de peuples à d'autres, marquée à maintes reprises par l'obligation de « faire ses valises ». Léonie ne donne cependant pas d'indices évidents, et c'est pourquoi le

texte qui accompagne son exposition ou les mots du discours du vernissage viendraient plutôt du commissaire de l'exposition. *«Même si «Fais tes valises» est une voix qui a claqué au milieu de la nuit et qui n'a laissé derrière elle que les traces d'une guerre passée, de départs nocturnes et de déplacements de populations – nous n'avons rien à craindre. Le pire, c'est quand un autre sent ce qui va arriver, entend un accent étranger dans un magasin de quartier, ressent nos tensions et formule des choses que nous-mêmes, aujourd'hui, avons peur de dire, parce que cela pourrait porter malheur, les provoquer. «Pack your bags».»*

À la recherche de ses références et de son style, j'interroge Léonie sur les artistes qui l'inspirent, qui la touchent. Elle m'indique quelques noms, quelques contextes. À l'école, elle était fascinée par la photographie de Nan Goldin, qui plonge au plus haut point dans l'intimité des situations. Léonie appréciait sa capacité de créer une grande tension et des émotions fortes, même si elle n'a pas voulu adopter elle-même ce style. Une autre artiste importante pour elle est Florence Paradeis, photographe française dont elle a été l'élève à Paris. Elle crée des mises en scène, dresse le portrait de personnages à des instants surprenants, surréalistes. *« J'aime cette tension permanente, explique Léonie, et la possibilité d'utiliser la photo comme un champ de création d'une fiction »*. C'est peut-être là que l'artiste a puisé sa façon de créer une tension dans ses œuvres – mais au lieu de personnes, elle s'intéresse aux objets inanimés et à la nature, souvent transformée par l'homme. Elle apprécie aussi beaucoup les artistes liés au land art (Richard Long) ou une forme de sculpture qui manie les contextes absurdes et fugaces (Franz Erhard Walther, Peter Fischli et David Weiss), usant d'artifices simples pour créer des œuvres riches de sens. Ou encore Thomas Demand, sculpteur et photographe allemand, que Léonie estime pour son approche de l'architecture et son art de la représentation de bureaux déserts. *« Sur ma liste, il y a aussi Sophie Ristelhueber »*, ajoute-t-elle dans un e-mail. C'est une photographe française qui s'intéresse à la façon dont la guerre a altéré le paysage dans les Balkans et au Proche Orient (*« Je cherche à créer une narration autour de l'infime que l'on voit »*, explique Ristelhueber à propos d'une de ses séries, *Fait*).

Et c'est précisément ce que fait aussi Léonie Young, même si c'est à une autre échelle et dans un autre contexte. Elle nous montre combien nous voyons peu de choses, combien tout nous échappe. Vivant au quotidien dans un environnement familier, nous passons devant les mêmes bâtiments, nous voyons des lieux



dont la narration nous est imposée, et de nombreux sens nous échappent. Léonie nous montre à quel point nous considérons le paysage comme une évidence et le peu de place que nous laissons aux différentes interprétations et aux ébranlements émotionnels. C'est pourquoi avant de commencer à photographier une ville ou un espace local, elle se plonge dans le passé de celui-ci, dans ses narrations existantes. Elle cherche les failles, les rejets inconscients, les constructions absurdes et surréalistes, elle utilise (même si c'est inconsciemment) des méthodes situationnistes pour créer des cartes psychogéographiques. Parfois, elle se plonge dans les vestiges antiques ou les croyances païennes, à d'autres moments elle s'intéresse à l'histoire compliquée des habitants, dans laquelle les espaces de loisir se recouvrent d'une pellicule politique. Et ainsi, elle photographie de manière à « retirer » les gens de cette image, pour nous faire perdre notre sentiment de familiarité et nous amener à voir ce qui est caché. Curieusement, pour montrer le pouvoir que nous avons de façonner les espaces qui nous entourent et de leur imposer une histoire, elle a besoin de nous ignorer tous. « *Les gens sont trop puissants* », s'amuse Léonie.